

NOUVELLES



COLLECTION  
Désirs

# Nos folies douces

fréville



Editions

Chemins de tr@verse



sur

Bouquineo.fr

### Nos folies douces

Pourquoi Michel a-t-il étranglé Michèle ? Valentin est-il vraiment mort dans un accident de voiture ? Augusta parviendra-t-elle à tromper la vigilance de l'aveugle qui doit la poinçonner, et si oui, ne s'en mordra-t-elle pas les doigts ? Paul échappera-t-il à l'épidémie qui décime les passagers du vaisseau interstellaire sur lequel il a embarqué par erreur ? Dans chacune des six nouvelles qui composent ce recueil, il n'y a ni méchants ni gentils, mais seulement des erreurs d'appréciation qui coûtent cher. Un coup de folie est si vite arrivé.

« – Jules, j'ai un secret à te dire. Tu promets que tu ne diras pas à papa et maman ? Jules promettait toujours, ne tenait jamais ses promesses, mais mû par une sorte de tolérance totale à son égard, qui caractérisa toujours notre relation, je continuais à lui accorder ma confiance.

– Tu sais Jules, en fait on peut pas mourir dans cette piscine.

– On peut pas mourir ? Sa voix de garçonnet était montée sur la dernière syllabe, avec un mélange d'excitation, d'étonnement et d'incompréhension.

– Non, on peut pas mourir, parce qu'on est déjà morts. Tu te souviens sur l'auto-route, pendant le voyage en voiture pour venir jusqu'ici, quand on a failli avoir l'accident ?

Jules se souvenait bien sûr.

– En fait on a vraiment eu l'accident. Je l'ai vu dans le journal. On est vraiment morts tu comprends ? Et ici c'est le paradis. C'est pour ça qu'on peut pas mourir dans la piscine, et aussi on pourra jamais partir d'ici. »

fréville

# Nos folies douces

NOUVELLES

Éditions Chemins de tr@verse

*Contactez l'auteur :*

*freville@chemins-de-traverse.fr*

## Table des matières

L'étrangleur amoureux.....	8
Fille de l'Ouest va confirmer .....	35
Le Paradis de Valentin .....	99
Une jolie pierre tombale.....	121
Augusta Holmès dans l'espace .....	129
Le voyage intergalactique .....	186

## **L'étrangleur amoureux**

Lorsque j'ai rencontré Michel, tout a été immédiatement parfait. Mieux que ça, tout semblait simple. Je me souviens précisément de ce sentiment d'évidence, de cette séduction instantanée, pas même timide, pas même gênée. Il me plaisait, je savais que ce sentiment était réciproque, cela ne souffrait ni doute ni discussion. Et tout cela, dans la plus grande sérénité. Moi qui suis plutôt du genre réfléchie, pas la fille qui achète ses vacances sur lastminute, je me souviens avoir écrit, le soir même, à une copine, perdue de vue depuis, comme tant de choses, que j'avais rencontré quelqu'un, et que j'étais tout bonnement certaine, aussi ridicule que cela puisse paraître, que c'était le bon. Le penser était déjà surprenant, mais l'écrire, fallait-il que j'y croie, à trente-cinq ans !

Pourtant, je n'avais pas l'impression de vivre un coup de foudre, d'être happée par un amour dévorant. C'était comme si, du jour au lendemain, on était devenu un couple vieux de vingt ans. Je me sentais rassurée par cette absence d'exaltation. En matière

de sentiments, j'avais eu mon lot réglementaire de joies et de peines. J'avais pleuré pour des hommes, certains que j'avais eus, d'autres pas. J'avais pleuré d'en voir partir, ou de partir moi-même. Certains valaient la peine, d'autres moins. Moi aussi, je n'avais pas toujours forcément été à la hauteur. Mais jamais je n'avais ressenti cette simplicité et ce bouleversant sentiment de réciprocité.

Aussi loin que la cour de récréation, l'Amour m'avait toujours paru compliqué. Il fallait deviner ce que les autres pensaient, comprendre ce qu'on pensait soi-même, trouver le moyen de le faire savoir à la bonne personne. Quand la bonne personne savait de source sûre les choses qu'on croyait vraiment penser, on ne pouvait être sûr qu'elle les avait comprises comme on pensait les lui faire comprendre.

La découverte du sexe n'avait pas éclairci le tableau, mais avait au moins fourni des portes de sortie commodes. Avec le sexe, il y avait un petit moment de certitude : moi vouloir baiser toi, toi vouloir baiser moi, deux êtres vivants enfin sur la même longueur d'onde, entre les préliminaires et l'orgasme. Pendant le sexe, il n'y avait plus de questions, plus de doutes, juste l'excitation d'un souffle contre moi et de mains sur ma peau, et l'envie de l'autre aussi crue et transparente que la mienne.

Je n'étais pas particulièrement à la recherche d'un homme le soir où Émilie, ma copine de toujours qui n'a pas survécu à ma liaison avec Michel, nous a présentés. Comme dans tout bon feuilleton, elle avait des vues sur lui. J'étais censée tenir la chandelle, mais, en fin de soirée, Michel proposa de me

raccompagner chez moi avec des excuses minables. Tout nous paraissait simple, y compris Émilie la bonne copine nous réunissant par miracle alors que pour elle, seule avec son champagne au frigo et son restant de vacherin au congélateur, tout foirait en beauté.

Le lendemain, elle me demanda comment ça s'était passé, en s'efforçant de n'être ni méchante ni dure, malgré sa blessure d'orgueil. Et moi qui, comme une conne, ne m'étais aperçue de rien, perdue sur mon nuage depuis l'instant où Michel avait sonné à sa porte, je lui racontai mon nouveau bonheur avec émotion, sans même m'apercevoir qu'elle pleurait au téléphone. Je me découvrais égoïste et j'en ai été toute troublée : c'était donc ça le bonheur. Ce sentiment vache, pas très reluisant, mais tellement agréable, qu'on plane un peu au dessus des autres, que leur misère ne vous atteint pas. Sans compter que notre propre misère paraît tout d'un coup un peu moins moche que celle des autres.

Je n'avais pas tiré un trait sur les hommes ou sur une vie de famille normale, à l'époque, mais je regardais les années passer avec moins d'angoisse. Je n'avais plus ce sentiment horrible d'être sur le quai d'une gare et de voir les trains défiler en me disant que le dernier allait finir par arriver. J'étais bien sur mon quai de gare, aménagé à ma convenance. Même les piques au cœur en voyant des jeunes mamans parader dans la rue avec des poussettes surchargées devenaient supportables.

Après la soirée chez Émilie, cette relative paix du cœur, cette tranquillité de célibataire pas endurcie mais en tout cas solide, ne fut pas troublée mais au contraire résolue. Ça avait été bien sans

Michel, vraiment bien, de mieux en mieux depuis quelques années déjà, sans mentir. Mais tout d'un coup c'était mieux avec lui. Tout était un peu mieux : la vie, ma perception de moi-même, les autres avec leurs qualités et leurs défauts, la bouffe à la cafétéria, les programmes télé. C'était donc ça aussi le bonheur : les blagues débiles des pubs télés faisaient rire.

J'ai tout de suite eu conscience que le fait que Michel s'appelât Michel participait à cette sérénité. Émilie, comme beaucoup de gens dans la même situation, n'avait pu s'empêcher de faire un gag en nous présentant, genre « Michel : Michèle. Michèle : Michel ». En fin de soirée ça ne la faisait plus du tout rire. Car elle voyait comme moi que j'avais trouvé mon double, et je riais toute seule tellement cette pensée me semblait stupide. Stupide oui, mais tellement apaisante. Si Michel m'avait fait des promesses, joué l'amour passion, ou simplement dit la même chose, cela m'aurait fait peur ; cela aurait eu l'air trop gros. Mais il démontrait la même tranquillité, la même distance apparente. Nous nous aimions, nous nous ressemblions, nous nous rencontrions, presque sans rien avoir à dire, nous portions le même prénom, aux subtilités orthographiques près : et pourquoi pas ? Ça dérangeait qui ?

Je n'avais pas l'impression, comme lors de mes précédentes relations, de devoir composer avec un autre agenda que le mien, une autre langue, d'autres priorités, d'ajouter des obligations pénibles aux miennes. Le sexe avec Michel ne fut pas une révélation, et lui non plus n'a pas fait semblant de s'évanouir, mais tout était simple, détendu, de la première caresse au retour de la salle de bains, avec la lumière un peu trop vive sur nos corps ayant

dépassé pour de bon la fleur de l'âge. Le bonheur était donc possible, à condition de ne pas en demander trop.

La facilité avec laquelle nous avons pris la décision de vivre ensemble m'a sidérée. Les deux précédentes fois où j'avais relevé le défi du verre à brosses à dents partagé, j'avais hésité trois mois, pesé le pour et le contre en matière de kilomètres, de minutes, de litres d'essence, comparé les performances des machines à laver le linge et la vaisselle. Avec Michel je n'avais d'autre exigence qu'un grand lit et un coin pour mes affaires essentielles. Quand il avait proposé de venir chez moi, j'avais trouvé ça encore plus simple.

Tout ce qui m'avait dérangé avec les autres, le désordre dans la salle de bains, les produits de beauté utilisés à mauvais escient, les poils dans la douche, les céréales mal refermées, avec Michel tout passait. Au bout d'une semaine, je trouvais naturel de tomber sur son linge sale en enfournant la lessive, et acceptais sans difficulté le remplacement de mon ketchup préféré par une marque distributeur. Michel, de son côté, s'était fait immédiatement à mon rituel des hamburgers maison du mercredi soir devant un DVD Classiques d'Hollywood. On était bien, à partager nos tranches de fromage fondu, tout en regardant *Une étoile est née*, que je visionnais pour la neuvième fois, tandis qu'il ne reconnaissait même pas Judy Garland.

Ça a duré... combien de temps ça a duré, cette plénitude ?

Le fait que je ne sache rien du passé de Michel ne m'inquiétait aucunement. Ça préoccupait les autres, ma mère, Émilie, mes grands-parents, jusqu'aux collègues qui demandaient avec

insistance, d'où vient-il ? que faisait-il avant de te rencontrer ? est-il marié, divorcé, veuf, ou célibataire ? es-tu sûre qu'il n'a pas d'enfants quelque part ? et ainsi de suite. Émilie m'avait prévenue quant au fait qu'elle ne savait presque rien de cet homme, ce qui ne l'avait pas empêchée elle non plus de tomber sous le charme. Je m'en rendais compte, évidemment. Mais je n'avais pas envie de poser des questions. Michel n'en posait pas beaucoup non plus et je ne livrais pas grand-chose de ce qui m'avait servi de vie jusque-là. Je ne crois même pas que ce côté mystérieux ait fait partie de son charme. Qu'avais-je à faire de son mystère, de ses vies d'avant ? Je connaissais son boulot, ses copains, je savais vaguement où se trouvait sa famille, le reste appartenait au passé. On n'avait pas besoin de souvenirs pour occuper nos soirées.

Qu'y a-t-il de remarquable dans la plupart de nos vies, quivaille la peine qu'on passe plus de deux minutes à le raconter ? En tout cas, dans la mienne, il n'y avait rien, je ne pouvais donc lui demander d'avantage. On vivait dans le présent avec Michel, peut être trop, je m'en suis rendu compte après.

Mais on était bien, et malgré la suite, c'était vraiment de l'amour ; une version soft de la passion, ou une version hot de l'ennui. Je regrette la façon dont ça s'est terminé bien sûr, mais je suis néanmoins heureuse d'avoir vécu ça.

Dès notre première rencontre, j'ai détesté Michel. J'ai essayé de ne pas le montrer à Michèle, mais ce n'était pas facile. Je n'avais jamais eu ce genre de réaction lorsqu'elle m'avait présenté ses amoureux. Avec les premiers, naturellement, je m'étais

montrée, comme toute mère, un peu méfiante, inquisitrice malgré moi. J'aimais tester leurs intentions, vérifier leur bonne foi, toutes choses très méprisables, inutiles, mais qui font partie des attributions officielles de tout bon géniteur. Gérard, son père, prenait à mon avis ces choses-là encore plus à cœur que moi. Michèle n'étant pas particulièrement crédule et faisant preuve d'un romantisme maîtrisé, je n'avais jamais ressenti la nécessité d'aller beaucoup plus loin. La période des expérimentations sexuelles passée, son sens des responsabilités en matière de contraception démontré, j'avais ouvertement accueilli les potentiels gendres. Certains m'avaient plu, d'autres moins, il n'y en avait pas eu tant que ça. Je m'étais très bien entendue avec Joaquim, on avait le chant en commun. Nous fîmes quelques sorties très sympas en tête à tête, et je l'aurais bien gardé dans la famille. Quand il était parti, il m'avait écrit une gentille lettre. À l'autre extrême, je n'avais pas aimé Pedro, dont le mode de vie et la manière d'être avec Michèle me heurtaient. On en avait discuté avec Michèle, on ne s'était pas fâchées, et quand elle l'avait largué j'avais fait profil bas tout en me réjouissant. Mais jamais je n'avais ressenti, instinctivement et tout de suite, quelque chose de l'ordre du rejet, de la haine, de la peur.

Le soir des présentations, quand Michèle et Michel ont été partis, je me suis demandé ce qui m'arrivait. Quand Michèle m'avait annoncé qu'elle viendrait accompagnée, tel jour où nous avions prévu de nous voir, et sans faire de mystère sur la nature de sa relation avec l'accompagnant, j'avais été contente. Je commençais à me résigner à ne pas avoir de petits-enfants de son côté. Je trouvais ça dommage pour elle, mais ça ne m'empêchait

pas de vivre, et je constatais qu'elle semblait heureuse seule. J'avais respecté sa demande de *ne pas mettre les petits plats dans les grands*, ce soir-là, ne modifiant rien au menu prévu, ne rangeant pas la maison. Et si j'avais sorti de la cave une des grandes bouteilles laissées par Gérard, c'est que dix minutes avant leur arrivée j'avais réalisé que je n'avais même pas pensé au vin, et que je n'avais d'autre stock que le leg amical de mon ex-mari au moment de son déménagement.

Je m'étonnais moi-même de mon absence de trac en allant ouvrir la porte, jusqu'à ce que ça me tombe dessus en voyant Michel pour la première fois : une angoisse, un mal-être, quelque chose de complètement irrationnel, me prenait à la gorge. Je suis restée civile, j'ai salué, fait la bise, joué mon rôle, demandé des nouvelles à ma fille, soutenu la conversation tout en finissant de préparer le repas, mais ce sentiment demeurait : ce gars me faisait horreur. En lui servant des haricots, en lui montrant le jardin, en apportant le café dans la véranda : il me donnait des boutons.

Il semblait avoir le même âge que Michèle, être amoureux d'elle, se montrait prévenant à son égard, poli et respectueux au mien. Situation matérielle stable et confortable, cheveux et ongles propres, les chaussures cirées et pas d'odeur de cigarette : pourquoi me mettre dans un tel état ? Michèle était très détendue et gaie, elle avait fait tout le tour de la maison en racontant mille histoires de famille, je l'avais rarement vue comme ça. À cause des activités de Gérard on parla un peu de politique, à cause des miennes on parla un peu de religion, sans mettre à jour le moindre trait de caractère choquant ou une quelconque passion louche. Ils évoquèrent leur emménagement avec tranquillité. Rien, pendant

ces deux bonnes heures bavardes, ne pouvait expliquer mon dégoût viscéral, ma crispation abdominale en la présence de ce garçon.

Je pensais que ça passerait quand ils s'en iraient, je devais couvrir quelque chose, la nuit me ferait du bien. Mais après avoir refermé la porte, la boule au ventre est restée. Je me suis concentrée sur la vaisselle sans amélioration. J'ai regardé un épisode du Commissaire Moulin, bu un Porto blanc, sans parvenir à réduire ma fiébrilité. J'avais peur pour ma fille, peur comme ça ne m'était jamais arrivé. La seule comparaison qui m'est venue, c'est le sentiment de panique et de désespoir ressenti lorsque, vingt-cinq ans plus tôt j'avais cru pendant cinq minutes qu'on avait perdu Michèle à la gare centrale de Rome.

L'idée de savoir ma fille avec ce type me terrorisait, alors même que j'étais consciente que rien d'objectif ne justifiait ce sentiment. Le fait qu'il s'appelât Michel ? Ca m'avait paru drôle quand elle m'avait révélé son prénom, mais sans plus. Je l'appelle toujours Mila, je ne sais même plus à quand ça remonte. Pourquoi ça m'aurait mise mal à l'aise, un gars qui s'appelle Michel ?

Le lendemain je tentais, au téléphone, de rassurer Michèle qui m'avait trouvée tendue. Je l'écoutais me parler de Michel, de leur relation, de son bonheur, de son impression d'évidence. Tout ce qu'elle disait était beau, j'en avais les larmes aux yeux, il n'y a rien de plus réjouissant que de voir ses enfants heureux. Mais au fond de moi-même je tremblais encore plus pour elle.

Mes copines se moquèrent de moi et me conseillèrent de passer du temps avec M&M, ce qui finirait par me rassurer. Suivant leurs

conseils, j'invitai pour mon anniversaire mes deux filles et leurs hommes à l'opéra puis au resto. Je parvins à peu près à profiter de la Tosca. Mais au resto, à peine assise en face de Michel, la boule au ventre revint : quelque chose en lui, au-delà des mots, des attitudes, me glaçait.

J'étais tellement perplexe que j'appelai Gérard pour lui demander son avis. J'avais le secret espoir qu'il partagerait ma réaction instinctive, mais il se moqua méchamment de moi, faisant un lien gratuit avec certaines des difficultés de couples qui avaient fini par avoir notre peau. Lui s'entendait très bien avec Michel et se réjouissait de voir Michèle épanouie.

Pour éviter de m'éloigner de Michèle, j'ai mis mon mouchoir sur mes sentiments, tout en cherchant à comprendre ce qui suscitait une telle réaction de ma part. Au début je n'avais pas tellement prêté attention à son passé, Michèle ne m'en disait rien, mais que m'aurait-elle dit d'habitude ? Ça ne me regardait pas. Je n'ai commencé à y faire attention que lorsqu'elle-même m'en a parlé. Un jour qu'on allait faire les soldes à Troyes ensemble, elle me raconta, de manière vraiment très émouvante, combien elle se sentait bien avec lui, et ce malgré le fait qu'elle ne savait presque rien de son passé. J'en profitais pour poser quelques questions : avait-il été marié ? avait-il des enfants ? où avait-il vécu ? quelles études avait-il faites ? Je fus surprise d'apprendre qu'elle ne savait rien de tout ça. J'admirais sa sérénité, tout en me posant des questions. Un secret, un cadavre dans le placard, ne pouvaient-ils pas expliquer mon pressentiment ?

Alors j'ai fait un truc moche : je me suis mis à fouiller dans le passé de Michel. Ça me soulageait de chercher une explication rationnelle à mes sentiments. Ça m'offrait une perspective d'échapper à mes angoisses : soit je trouvais quelque chose qui justifiait ma réaction, soit je ne trouvais rien et elles disparaîtraient.

Je n'avais jamais fait ça, je disposais de peu d'éléments me permettant d'orienter mes recherches. Mais même sans être un as de l'informatique, avec un peu d'application, internet permet de retrouver n'importe quoi. J'ai mis une semaine à trouver la trace de qui s'était passé à Bordeaux, dix ans plus tôt. Les résidus encore accessibles en ligne étaient imprécis, alors je n'ai rien dit et je suis partie quelques jours sur place. Pour n'alarmer personne j'ai prétendu que j'allais voir ma sœur.

À Bordeaux je me suis rendue au tribunal, à la police, mais c'est dans les archives de Sud-Ouest que j'ai trouvé le détail de toute l'histoire, avant, pendant et après le procès. Aurais-je réussi à être magnanime, à mettre de côté mes sentiments de mère, à pardonner, à donner une seconde chance à Michel, si l'autre femme ne s'était pas aussi appelée Michèle ? Dans le train du retour, je tremblais littéralement en me demandant que faire de tout ce que j'avais appris : raconter à Michèle, à Gérard, à Françoise ? Ne rien dire ? Je ne pouvais tout garder pour moi, et je ne pourrais plus regarder Michel en face. Mais j'avais terriblement peur que ma fille me déteste si je lui racontais tout. Je ne sais si c'est par respect pour Michèle, pour leur histoire, ou par peur de sa réaction si je lui en parlais que j'ai finalement dit à Michel, en le prenant à part lors de sa venue suivante :

– Je sais ce qui s’est passé à Bordeaux. Si vous ne dites pas tout à Michèle, c’est moi qui le ferai. Je vous donne une semaine.

Il aurait pu me répondre qu’elle savait déjà tout. J’aurais eu l’air d’une imbécile. Mais à son regard je vis bien que ce n’était pas le cas. Il se tut un instant, et juste avant que Michèle ne revienne dans la cuisine, me balança en souriant :

– Vous m’avez toujours détesté.

– Quand j’ai rencontré Michèle, tout a été comme évident, parfait. Ah oui, pardon, elle s’appelait aussi Michèle. J’habitais Bordeaux à l’époque, comme ta mère a dû te dire.

– Elle ne m’a rien dit.

– Ah. Je vais donc tout te raconter, même si ce n’est pas facile. D’abord je dois te demander pardon de ne pas te l’avoir raconté avant. J’étais fou de croire que je pourrais échapper à cette histoire. Tu comprendras peut-être ma lâcheté à ne pas t’avoir tout dit plus tôt. Tout cela paraît si loin maintenant, comme une autre vie, comme un autre moi-même. Mais c’est une illusion, je m’en rends compte.

Avant que je ne te raconte tout, sache que je t’aime. Je sais que ce que je vais te dire changera tout entre nous, même si je ne le souhaite pas, même si tu tentes de lutter contre. Donc, pour la dernière fois que tu me regardes avec ton regard d’avant, je peux te dire que je t’aime et que, par amour pour toi, j’aurais dû te parler plus tôt. Pardon.